

LE « JOURNAL »

Alexandre Dratwicki

Dubois a laissé deux textes manuscrits à la postérité, dans lesquels il livre à la fois une narration de sa vie d'artiste, et simultanément des avis sur la musique en France entre 1850 et 1920 : les *Souvenirs de ma vie* (qui couvrent la période 1837-1912) et un *Journal* intime au jour le jour (qui va de 1912 à 1923, s'arrêtant quelques mois avant la mort du compositeur).

Les *Souvenirs* – écrits avant la guerre – adoptent un ton consensuel parce qu'ils portent un regard sur une époque qui n'avait alors rien de finissante dans l'esprit du rédacteur, et sur des artistes et des concepts encore d'actualité. Dubois, académicien respectueux, n'a pas souhaité écorner là un monde dont il était, sinon le héraut, du moins l'un des personnages officiels. L'immédiat avant-guerre a pourtant commencé à tourner une page d'histoire que le conflit mondial allait littéralement déchirer. Le fait que les *Souvenirs* soient restés à l'état de manuscrit prouve qu'ils étaient déjà considérés, à partir des années 1914, d'un autre temps, par la forme comme par le fond. Dubois n'a – semble-t-il – pas cherché à les publier après 1918.

Le *Journal*, lui, doit se lire autrement. On y trouve encore cette personnalité attachante, qui peut paraître fade aux yeux de certains (comparée aux égos tapageurs d'un Berlioz ou d'un Debussy), mais on y découvre surtout un artiste sincère qui n'a plus à cultiver les susceptibilités de relations professionnelles omniprésentes. Le ton, volontiers incisif, est davantage affirmé que dans les *Souvenirs*, et l'homme ne déguise pas son incompréhension pour la musique « du futur ».

La publication du *Journal* de Dubois a eu lieu tout récemment, en 2013. Outre qu'elle complète chronologiquement celle des *Souvenirs de ma vie*, elle affine surtout la connaissance de l'évolution esthétique

d'un compositeur « romantique » bientôt submergé par les sacs et resacs d'une modernité qui l'éprouve. Le *Journal* est différent des *Souvenirs* parce qu'il donne lieu à un discours critique sur la jeune génération – Ravel, Stravinski et Milhaud seront les plus durement écorchés – et sur l'évolution du langage musical, bientôt taxé d'« ultra-futuriste » (30 mai 1913). Dubois ne s'embarrasse pas de bienséance lorsqu'il écrit, le 25 avril 1914 : « Quant à moi, j'adore la musique, mais pas celle-là ! ». Il avait déjà noté, deux ans plus tôt :

Il est remarquable comme nos jeunes compositeurs négligent le charme. On dirait qu'ils en ont peur ! Leur principale préoccupation semble être d'étonner par des combinaisons de sonorités ou d'harmonies « rares » ! Comme si c'était là toute la musique ! Les pauvres !

(16 décembre 1912.)

Si Dubois reproche par exemple à Maurice Emmanuel « une modernité [qui] se borne à la recherche d'harmonies quintessenciées et inutiles » (17 mai 1913), c'est surtout Stravinski qui l'agace, par ce qu'il conviendrait d'appeler un métier mal employé :

Je vais [...] entendre Le Sacre du printemps de Stravinski. C'est un art qui n'a plus rien de musical. Des bruits faits avec des notes, et c'est tout ! L'auteur a du talent et a des adeptes passionnés ! C'est une musique terrible, agressive, à faire hurler par moments, hérissée de fausses notes, de heurts violents, le tout fait volontairement, avec une adresse incontestable. Les peintres ont le genre cubiste. Eh ! bien les musiciens ont maintenant le leur !

(25 avril 1914.)

Ravel, comme Stravinski, est lui aussi condamné sans appel :

Après avoir applaudi la Première Symphonie de Schumann et ma Fantaisie, [le public] a accueilli frénétiquement une suite : Daphnis et Chloé, de Ravel, qui est bien la chose du monde la plus baroque, la plus décousue, la plus longue, la moins musicale qu'on puisse imaginer. C'est tout ce qu'on voudra, très habilement fait, tout excepté de la musique. Du bruit, des rythmes heurtés, des rencontres de notes terribles, des fourmillements déséquilibrés à se croire parfois dans une maison d'aliénés ! Eh bien ! tout cela passe et secoue les nerfs du public. Nous sommes évidemment à une époque de décadence.

[...] En art, personne ne se soucie plus de la facture, du développement, de l'équilibre d'une œuvre. J'ai de la peine à m'y faire, et ne m'y ferai certainement pas, et je crois que je mourrai dans l'impénitence finale. Je me demande cependant si cela aura une fin ou si nous assistons à l'avènement d'un art nouveau ! Je suis trop âgé maintenant pour voir la suite... ! D'aucuns disent que tout-à-coup, un jour, surgira un compositeur qui fera une œuvre simple, mélodique, expressive, allant tout droit au cœur de la foule, que celui-là mettra par terre tous les tarabiscoteurs actuels. Dieu le veuille !

(26 février 1923.)

Le summum sera toutefois l'éclosion du Groupe des Six – lequel, selon Dubois, « s'est formé peu à peu, se fauflant par intrigues et par argent, et aussi par l'imbécilité du public » (30 août 1923) – juste après-guerre, et en particulier la polytonalité défendue ardemment par Milhaud.

Il paraît qu'on a joué ces derniers temps de la musique folle chez Colonne d'un jeune esthète : Darius Milhaud. Ce serait, m'a-t-on dit, de la musique polytonique [sic] ! Tout est possible. On aurait fortement chahuté ! On a tort. C'est faire leur jeu. Le dédain conviendrait mieux. Un homme fortement sifflé est sur le chemin de la célébrité !

(20 novembre 1920.)

Par opposition, Dubois inscrit certains de ses contemporains – parfois plus expérimentaux que lui – dans une veine postromantique qu'il apprécie. Une façon d'afficher son ouverture d'esprit. Alfred Bruneau, notamment, mais surtout le plus consensuel Jules Massenet :

Répétition générale : Panurge de Massenet. Charmante musique, naturelle, franche. Cela repose de toutes les excentricités, gammes par tons, tonalités absentes, trompettes bouchées, rythmes amorphes, etc., etc., dont on nous abreuve en ce moment ; je devrais dire : dont on nous empoisonne. Si la première musique que j'ai entendue avait été celle d'aujourd'hui, je ne serais certainement pas musicien ! Ah ! non !

(23 avril 1913.)

Pour contrer cette nouvelle esthétique, dont Dubois ne mesure pas vraiment la pluralité des inspirations et la variété des mises en œuvre, l'artiste prône des valeurs sûres parmi lesquelles Saint-Saëns passe encore

pour un prophète : « Saint-Saëns a 78 ans ! Quelle verdeur encore et quel feu ! Il a joué [...] un *Quintette* de lui avec piano, qui est une merveille de charme, de grâce, de construction, de clarté. Ah ! les jeunes peuvent venir puiser là des leçons ! Mais ils ne viennent pas. Hélas ! » (6 novembre 1913). Dix ans plus tard, au seuil de la mort, Dubois s'amusera à dresser un bilan de la postérité de ceux qu'il connut et de ceux qu'il apprécia :

Je passe en revue les œuvres des compositeurs les plus marquants de notre époque et de celle qui a précédé. C'est très intéressant ! Pour certains il y a du déchet, surtout pour ceux qu'un certain engouement irréfléchi avait placés trop haut. Je ne citerai pas ici tous les noms. Je dirai seulement que Saint-Saëns reste en bonne première place ; que Franck avait été un peu trop glorifié ; que Chabrier descend de plusieurs crans ; que l'art de Debussy n'est pas viable, étant d'une monotonie insupportable, sans idées, sans mélodies, sans rythmes quoique plein de talent ; que Gounod et Massenet ne méritent pas le dédain que leur témoigne certaine jeune école arriviste et impuissante ; que leurs œuvres sont souvent inspirées et braveront le temps ; que la jeunesse actuelle d'avant-garde est prise d'une sorte de folie destructrice de toute tonalité, de tout rythme, de toute mélodie, de toute construction, de tout ce qui constituait autrefois la musique ! Comme on le voit, j'en cite peu. C'est assez pour montrer où j'en veux venir.

(6 septembre 1922.)

On aurait cependant tort de croire que Dubois grimace à toute musique avancée et ne prête de talent à aucun des jeunes compositeurs qu'il fréquente, par amitié ou dans les concours dont il est souvent membre du jury. De la jeune Lili Boulanger, il écrit qu'« elle est remarquablement intelligente et bien douée » (4 juillet 1913) et lui prête des « dons réels » (4 décembre 1920) trop tôt gâchés par un décès précoce. Plus visionnaire encore (du moins dans une France qui méconnaîtra longtemps tout une partie du postromantisme allemand), il est l'un des premiers à trouver en Brahms l'éclat d'un génie très personnel, à une époque où le compositeur allemand n'est encore regardé qu'avec suspicion ou dédain.

Nous avons joué [avec ma femme] des symphonies de Brahms à quatre mains. Je ne comprends pas du tout la froideur du public français à l'égard de ce com-

positeur. Ses œuvres ont une solidité, une puissance de construction remarquable. Les harmonies serrées, savoureuses, la déduction, l'intérêt, le caractère des développements en font un disciple fervent de Beethoven et de Schumann. [...] On se sent en présence d'un maître inspirant l'admiration et le respect. Du moins, c'est l'impression que, moi, je ressens de ses œuvres, et je répète que je ne comprends pas la froideur, je dirai même le dédain du public !
(23 juin 1913.)



« NOUS SOMMES DONC DANS LES TÉNÉBRES ! »
(7 AOÛT 1914)

Depuis plusieurs jours une grande inquiétude règne dans l'Europe entière. L'Autriche déclare la guerre à la Serbie, et on est dans l'attente d'événements qu'on pourra peut-être éviter, mais la situation est extrêmement grave. D'un côté la triple Alliance ; de l'autre la triple Entente ! Il ne faut qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et embraser l'Europe ! Que va-t-il advenir ?
(30 juillet 1914.)

Tandis que la Première Guerre mondiale déchire l'Europe, on imagine mal aujourd'hui comme tout divertissement est rapidement banni du quotidien des Parisiens – un temps du moins –, bouleversement qui touche en particulier les artistes, n'ayant subitement plus de raison d'être dans un monde où l'accessoire devient superficiel. Dès le mois d'août 1914, Dubois note : « La pauvre musique est bien délaissée. Je n'ai ni le cœur ni le courage de m'y remettre. On ne peut distraire son esprit des événements si graves qui nous entourent, qui nous étreignent ! » (21 août 1914) ; il ajoute quelques semaines plus tard : « Composer ? Quoi ? Sur quel sujet ? On se demande à quoi bon ! » (19 septembre 1914). Les seuls moments – très rares – où l'artiste (âgé de plus de 75 ans) se sent utile sont les quelques concerts caritatifs destinés à redonner du moral aux soldats en permission. L'ancien improvisateur use alors de son talent pour soulager un instant les peines et raffermir le patriotisme de ses concitoyens :

J'ai tenu l'orgue à la Madeleine de Mont-de-Marsan dimanche dernier 18. La cérémonie [...] avait lieu pour la Croix rouge. Elle était très impressionnante,

surtout au moment de la sortie de tous les soldats blessés qui avaient voulu y assister. Je croyais être tout-à-fait rouillé comme organiste, mais il me semble que je m'en suis tiré assez convenablement. En raison de la circonstance, j'ai fait intervenir, dans une improvisation un peu préparée, des fragments de la Marseillaise et l'hymne russe. Cette combinaison a paru toucher les assistants.

(21 octobre 1914.)

Moteur de ce patriotisme, une haine rapidement exacerbée pour « l'Allemand » perce très vite dans le journal « de guerre » de Dubois, qui n'hésite pas à écrire dès le 5 août 1914 : « Sous tout Prussien se cache décidément un barbare. » Alors que Dubois fait généralement montre d'un caractère doux et tempéré, lié sans doute à une timidité dont il ne s'est jamais départi (elle-même causée par un léger bégayement qu'il évoque dans les *Souvenirs de ma vie*), les atrocités de la guerre font naître en lui une répulsion pour l'Allemagne et ses habitants qui se transforme vite en une véritable obsession. Elle s'explique sans doute par le carnage dont la région de Reims est victime, située sur les lignes les plus meurtrières du front, après Verdun. Originaire d'un petit village proche de Reims – Rosnay – où il possède une maison de campagne qui avait été celle de ses parents, Dubois découvre chaque jour dans la presse les malheurs dont les environs sont accablés. Dès septembre 1914, il se désespère : « Les communiqués nous apprennent que les Allemands *bombardent la cathédrale de Reims* ! Il ne manquait à leur actif que cet acte de vandalisme ! Ils ne méritent plus que le mépris ! » (21 septembre 1914) ; il ajoute le lendemain : « Il ne reste que des ruines de notre belle cathédrale ! Peut-on imaginer rien de plus sauvage qu'un tel acte et y a-t-il des termes pour la qualifier ? Les larmes me viennent aux yeux en y songeant. Cette magnifique basilique avait tant de souvenirs pour moi ! Ah ! les vandales ! Et ils se disent civilisés ! » (22 septembre 1914.) Peu à peu le terme de « Boche » remplace celui d'« Allemand » sous la plume de Dubois, qui finit par stigmatiser presque quotidiennement ce peuple : « Les Allemands font la guerre en barbares. [...] Singulière mentalité ! Orgueil immense, hypocrisie, instincts ancestraux se réveillant, malgré la *Kultur* dont ils sont si fiers et qu'ils proclament avec tant de superbe et d'arrogance ! » (31 octobre 1914.) D'abord confinée à la ligne de front, la guerre d'artillerie – dont Dubois ne perçoit la réalité que par le

prisme déformé des journaux parisiens – touche peu à peu Paris lorsque l’aviation allemande et l’utilisation quotidienne de zeppelins (puis du célèbre canon appelé la « Grosse Bertha ») mettent chaque jour en danger les habitants de la capitale. À partir de ce moment, Dubois se sentira plus directement concerné par des scènes de détresse qui le marqueront à vie et, en vieillard en partie retiré du monde, il nourrira un implacable désir de vengeance.

Les Boches continuent à faire la guerre avec la brutalité, la férocité qui les distinguent. Tout ce qui peut faire du mal à l'ennemi est bon ! Voilà le principe qui les dirige ! Et nous, nous continuons à y mettre des formes, à vouloir être humanitaires. Aussi se gaussent-ils de nous ! Ils signent des traités avec la ferme volonté de n'en pas respecter les clauses. Nous sommes toujours les dupes. Moi, je voudrais des représailles terribles ! Mais allez donc dire cela à nos bons socialistes, internationalistes plus ou moins bêlants ! Des idéologues, des rêveurs, des utopistes ! Ah ! que j'enrage !

(19 juin 1917.)

L'évolution du regard que Dubois porte sur les Allemands est une parfaite illustration de l'effet de la propagande menée par l'État français pendant la guerre. Lecteur assidu de plusieurs journaux nationaux, Dubois analyse les événements militaires par ce seul support d'information, quand bien même il fût conscient de sa subjectivité.



« GRANDE DATE : L'ARMISTICE EST SIGNÉ ! »

(11 NOVEMBRE 1918)

C'est la fin de la guerre ! Mon émotion est très grande ! Voici donc la France délivrée, et avec elle l'Europe ; on peut même dire le monde, car l'Allemagne ne tendait à rien de moins qu'à l'asservissement du monde entier ! Quelle fin pour ce Kaiser ! Il y a une justice immanente qui règle les destinées de l'univers ! L'humanité va enfin respirer ! Le cauchemar disparaît ! Mais bien des difficultés vont surgir, difficultés de toute sorte. On en sortira, je l'espère. Le peuple français se montrera aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il le faut !

(11 novembre 1918.)

Avec la paix, la réouverture complète des théâtres et d'une grande partie des anciennes sociétés de concerts laisse présager un retour aux habitudes musicales d'autrefois, ce que Dubois souhaite ardemment. Et pourtant, quelle déception pour lui lorsque – l'armistice étant signée – l'apaisement des Français donne le signal de réjouissances sans fin :

Les concerts pleuvent ! Surtout des concerts de pianistes ! Quel flot ! Tout cela en somme assez peu intéressant. Aux concerts d'orchestre, peu de révélations ! Les mêmes noms, les mêmes petites coteries, les mêmes petites intrigues, les mêmes ostracismes qu'avant la guerre. Hélas ! c'est l'humanité qui roule éternellement son fardeau de tristesses, de petites misères !
(12 mars 1919.)

Ce désappointement aigrit peu à peu Dubois qui – et il l'ose l'avouer dans son *Journal* – réalise ne plus faire partie de ce monde artistique pour lequel il souhaite malgré tout encore composer. « On veut jouir, s'amuser, oublier peut-être ! » (17 décembre 1919.) Mais cet oubli ne sera pas cantonné à la seule période de la guerre : c'est une page de l'histoire sociale et artistique qui, se tournant dans un geste sans doute hâtif et caricatural, rejette dans les limbes quantité d'œuvres et d'artistes ayant fait la gloire de la France d'avant-guerre. N'oublions pas que Saint-Saëns ne mourra qu'en 1921, Fauré en 1924 (la même année que Dubois).

Les concerts pullulent et les mœurs des artistes ne s'améliorent pas. Ils sont toujours aussi malveillants les uns pour les autres. Ils forment des chapelles, des clans d'où les profanes (lisez ceux qui sont restés fidèles aux traditions classiques) sont rigoureusement bannis, quel que soit leur talent. C'est déplorable, mais c'est ainsi ! La guerre n'a rien changé, hélas !
(12 mai 1919.)



« LES ADEPTES DU MODERN-STYLE »
(9 FÉVRIER 1921)

Si les premières pages du *Journal*, et en général la période allant jusqu'à 1918, donnent lieu à toute une série de condamnations de la

modernité par un Théodore Dubois encore à pied d'œuvre, les années 1919-1923 trahissent le désespoir d'un homme dépassé par les événements (quoiqu'il compose encore et toujours) :

L'art musical subit aujourd'hui une crise extraordinaire. On fait aller ensemble les notes les plus discordantes, le plus souvent sans plan, sans rythme, sans tonalité, au petit bonheur, sous prétexte de rajeunir l'art, de le délivrer des vieilles formules ! On arrive ainsi facilement à la cacophonie, au bruit désagréable et désordonné. Et la plupart de ceux qui tombent dans ces travers ne savent pas leur métier !

(26 décembre 1920.)

Il prend alors conscience que les Ravel, les Stravinski sont devenus – en quelques années – des « classiques ». Ce ne sont plus seulement les paramètres harmoniques et phraséologiques de son art qui sont malmenés, mais ce sont les concepts même de « musique tonale » et de « rythme défini » qui sont presque radicalement balayés.

La musique va toujours son petit train-train. Ceux qui étaient autrefois les plus avancés ont été dépassés par les adeptes du modern-style, de sorte que l'on se croirait à la tour de Babel. Le public, ahuri, se rejette avec véhémence sur Wagner. Wagner seul fait recette ! Pendant ce temps, les pauvres compositeurs français qui ont gardé quelque sang-froid sortent timidement des compositions longuement mûries qu'on leur joue avec parcimonie et qui sont écoutées avec appréhension par un public désesparé. Il y a bien aussi les ballets russes, suédois, etc. où les musiques sont parfois terribles, stupéfiantes, sans compter tous les petits concerts donnés par des étrangers de tous pays. Ah ! on en fait de la musique !... C'est une macédoine... une orgie... une débauche ! Heureusement je n'entends rien de tout cela, et je peux garder ainsi ma raison.

(9 février 1921.)

Une chose est certaine, en tout cas, c'est qu'à partir de cette époque Dubois ne se fait plus aucune illusion sur le triste sort que lui réserve la postérité, puisqu'il se voit lui-même sombrer dans un oubli artistique irrémédiable...



« J'ASSISTE À MA MORT DE MON VIVANT !
 CELA EST FORT MÉLANCOLIQUE ! »
 (10 SEPTEMBRE 1922)

Les dernières pages du *Journal* sont comme l'agonie littéraire d'un homme accablé de douleurs physiques et morales.

Ma vie est toujours bien triste ! La solitude me pèse ! Tout a croulé autour de moi ! D'abord mon pauvre Rosnay que j'aimais tant et que je ne reverrai peut-être jamais ! Puis ma misère vésicale et herniaire qui rend mon existence si pénible et si douloureuse ! Et enfin, dernier coup, le plus cruel de tous, la perte de ma compagne si bonne, si affectueuse pour moi, qui fait de ma vie un désert ! Sans compter la perte de pas mal d'illusions, résultat fatal des événements qui ont fait de l'égoïsme le principal facteur de la vie actuelle ! Et il faut tout de même traîner le boulet !

(17 janvier 1923.)

S'il connaît auprès de sa famille quelques doux instants d'apaisement, c'est en revanche pour son œuvre qu'il s'inquiète car il n'a plus aucun moyen de la faire jouer et défendre.

Quant à moi, je sais qu'aux yeux de la jeunesse [...], je ne compte pas. C'est le dédain et la mort sans phrases ! Pourtant je me fais mon propre critique et passe en revue mes compositions les plus importantes. Eh ! bien, je ne crois pas (et je n'y mets aucune vanité) mériter un tel traitement. J'ai avalé bien des couleurs ; j'en avale encore quelquefois, mais je vis avec l'espoir que plus tard on me rendra peut-être un peu plus justice ! Amen !

(6 septembre 1922.)

Aujourd'hui que je suis rentré dans l'ombre et que le règne des snobs et de la musique d'avant-garde est arrivé, il est rare de voir une de mes œuvres sur un programme. Je suis obligé de solliciter humblement les directeurs de concerts comme lorsque j'avais vingt-cinq ans ! Toute la gent musicale m'oublie peu à peu et j'assiste à ma mort de mon vivant ! Cela est fort mélancolique ! L'indifférence s'exerce d'autant plus facilement que mon état actuel ne me permet pas de faire comme autrefois certaines démarches et d'entretenir des relations utiles. D'autre part, les virtuoses, les chanteurs, les chefs d'orchestre sont très sollicités, très accaparés par une jeunesse turbulente, avide de succès, et

exempte de préjugés ! De sorte que les pauvres vieux comme moi qui s'obstinent à vivre sont forcément délaissés. En ce qui me concerne particulièrement je crois que cela constitue une injustice, car, comme je l'ai fait remarquer dans ces notes au jour le jour, on a été autrefois assez dur pour moi, et l'on me devrait plutôt une réparation ! Heureusement que je suis philosophe !
(10 septembre 1922.)

Cette philosophie, c'est sous la forme d'un *mea culpa* que Dubois passera ses dernières semaines à l'appliquer. Il se reconnaît une trop grande fécondité, pas toujours aussi exigeante qu'elle aurait dû l'être. Il avoue aussi que ses origines modestes ne l'avaient pas préparé à traiter d'un art par essence élitiste :

Mais si j'eusse été plus instruit j'aurais certainement fait mieux. Du moins je le crois. Et puisque je suis en train de faire une sorte de confession, je dois et veux reconnaître que, étant doué d'une grande facilité de travail, j'ai trop produit. Il y a donc un choix à faire dans mes œuvres. Les artistes de goût le feront facilement et je puis dire sans vanité qu'ils y trouveront plusieurs ouvrages ou fragments trop souvent et injustement dédaignés ! La postérité me rendra-t-elle justice ?
(27 juin 1923.)

Et de conclure :

Je ne sais si je me trompe ; cependant j'ai comme une certitude que si plus tard, après moi, [mes œuvres] tombent sous les yeux de musiciens et de critiques non prévenus, un revirement se fera en ma faveur ! Je ne serai plus là pour en jouir, mais c'est égal, cela fait plaisir à penser ! [...] On doit trouver au milieu de tout ce que je laisserai assez de bonnes choses pour me rendre quelque justice !
(18 décembre 1922.)

Le *Journal* s'achève – hasard troublant – par l'évocation d'une reprise annoncée de la *Symphonie n° 2*. Dubois se remémore alors le succès remporté par l'œuvre lors de sa première exécution en Belgique, tandis que la création parisienne avait suscité un scandale douloureux pour l'auteur. C'est la narration de ce scandale qui ouvrait les premières pages du *Journal* en 1912...

À l'heure où paraît ce *Portrait*, une importante partie des œuvres de Dubois est enregistrée (ou en passe de l'être). Belle revanche... moins d'un siècle après la disparition de cet artiste sincère et attachant.

2.

O SALUTARIS

SOLO DE SOPRANO ET CHŒUR
EXTRAIT DE L'ANDANTE DE LA 2^{ME} SYMPHONIE.
DE
BEETHOVEN.
par
TH. DUBOIS.

Prix: 4^f

N^o 4.

Larghetto.
SOLO.

SOPR: SOLO. *p* O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li pan - dis *Cresc.*

ORGUE *p* *Cresc.*

os - ti - um

SOPR: *TUTTI.* *p* O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li *Cresc.*

TEN: *p* O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li *Cresc.*

BAR: *p* O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li *Cresc.*

BASSE: *p* O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li *Cresc.*

p O Sa_lu - ta - ris hos - ti - a Quæ cœ - li *Cresc.*

C. B. *p* *Cresc.*

Paris, PÉREGALLI et PARVY, Éditeurs, rue Rouquette, 80 . P.P. 4053.

O Salutaris de Dubois, parodié du mouvement lent de la *Deuxième Symphonie* de Beethoven. (Éditions Parvy.)

O Salutaris by Dubois, parody of the slow movement of the *Second Symphony* of Beethoven. (Éditions Parvy.)